

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°40 – août-septembre 2012

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)



Buste de Novalis à Weissenfels, en 1978.

Qui s'approche, en pèlerin sincère, de son buste élevé à Weissenfels dans un jardin public, près de la maison familiale où il est mort, et qui se recueille sur sa tombe toute proche, doit comprendre la religion d'amour dont il est question avec Novalis :

« Tu es la sainte qui présente mes demandes à Dieu, l'intermédiaire à travers qui Il se révèle à moi, l'ange par lequel Il me donne à connaître la plénitude de Son amour. Qu'est-ce que la religion, sinon une intelligence infinie, une éternelle communion des cœurs aimants ? Où deux sont réunis, Il est au milieu d'eux. J'ai éternellement à respirer en toi, et ma poitrine ne finira jamais de se remplir de toi. Tu es la divine splendeur, la vie éternelle dans l'enveloppe la plus adorable »¹.

¹ Novalis, *Henri d'Ofterdingen*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975, tome I, p.174.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Hendrick Steffens

J'ai fait la connaissance de Novalis à Iéna. J'avais beaucoup entendu parler de lui. Et il était à peine un homme, celui dont je souhaitais si ardemment faire la connaissance. Je le rencontrai d'abord chez Frédéric Schlegel, dans les bras de qui il devait décéder quelques années plus tard. Son extérieur, au premier abord, était assez semblable à celui des dévots parmi les chrétiens qui se présentent sous une humble apparence. Et son costume même semblait soutenir cette première impression, car il était simple au plus haut degré et ne laissait soupçonner en rien sa noblesse de naissance. Il était élancé et mince, d'une constitution qui ne marquait que trop sa morbidité. Son visage, je le vois passer devant moi : teinté, foncé et brun. Ses belles lèvres, qui parfois souriaient ironiquement, étaient en général fort sérieuses et montraient la plus grande douceur et la plus grande gentillesse de caractère. Mais ses yeux surtout étaient frappants, dans la profondeur desquels brûlait un feu éthéré. Il était tout entier poète et rien d'autre que poète.

Toute la vie pour lui n'était qu'un mythe profond ; les apparences, à ses yeux, étaient mouvantes autant que les paroles, et la réalité sensorielle et sensuelle – tantôt plus sombre, tantôt plus claire – se rattachait exclusivement au monde mythique dans lequel il vivait. On ne pouvait pas l'appeler un mystique, au sens habituel, puisque ceux-ci cherchent derrière le monde sensible dont ils se sentent prisonniers, une réalité spirituelle qui en détient le profond secret et en cache la liberté. Non : pour lui, ce lieu secret était sa patrie originelle et pure, tout naturellement ; et c'était de là qu'il jetait son regard sur le monde sensible et ses contingences. Ce mythe original qui appartenait à son être lui ouvrait la compréhension des philosophes, de toutes les sciences et de tous les arts, comme aussi des personnalités spirituelles les plus importantes. A cause de cela, la merveilleuse grâce de sa langue et sa mélodieuse harmonie n'avaient rien d'acquis, d'appris, et lui étaient spontanément naturelles. Et toujours à cause de cela, il se mouvait avec une facilité non moins égale dans les domaines de la science que dans ceux de la poésie : les pensées les plus profondes ou les plus abstraites restaient pour lui absolument apparentées avec le Märchen le plus merveilleux, et inversement le Märchen le plus fantaisiste et le plus chamarré ne reniait jamais son intention spéculative, quoique de façon occulte.

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES****NOVALIS
DEVANT LA CRITIQUE**

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).

LA LÉGENDE ROMANTIQUE

Lorsque Novalis mourut à 29 ans, personne, – et lui-même moins que personne n'eût pu prévoir que son souvenir subsisterait. Le grand public l'ignorait complètement. Il n'avait paru de lui que quelques poésies et quelques aphorismes politiques (*Blumen. – Glaube und Liebe*) dans les Annales de la monarchie prussienne, quelques fragments sur la physique (*Blüthenstaub*) dans l'*Athenæum* et, dans la même Revue, un long poème obscur, les « *Hymnes à la Nuit* ». – *Henri d'Ofterdingen* restait inachevé. – La première édition des *Œuvres*, très incomplète, publiée par Tieck et Frédéric Schlegel en 1802, passa à peu près inaperçue de la critique. Aucune des grandes Revues de Berlin, d'Iéna ou de Leipzig, – généralement hostiles aux jeunes auteurs romantiques n'en apporte même la mention bibliographique. – Cependant le « *Nekrolog* » de Schlichtegroll pour l'année 1801 fit paraître une notice biographique, rédigée par un des amis du jeune poète, le bailli Just², de Tennstädt.

Cette biographie de Just – réimprimée plus tard dans le 3^{ème} volume des *Œuvres complètes* éditées par Tieck, – est à différents égards très significative. Elle a été écrite avant que se soit constituée la « légende » romantique de Novalis, par un homme qui était étranger à toutes les coteries littéraires et qui, un des seuls, avait connu Novalis dans l'intimité de tous les jours, – et de plus pendant la période la plus agitée de sa vie, c'est-à-dire pendant ses premières

² [Cf. *Lettre* n°14, avril-mai 2008.]

fiançailles et pendant la période de deuil qui suivit la mort de Sophie von Kühn. Or il est tout-à-fait remarquable que le portrait qu'il nous présente de la personne intime du poète soit sensiblement différent du type romantique qu'on verra s'accréditer peu de temps après. Le Novalis qui nous apparaît ici est en effet un jeune homme rangé, appliqué, fonctionnaire ponctuel et consciencieux, très désireux de se faire une carrière honorable et de se créer un intérieur confortable. « Il ne faisait rien à la légère ; – raconte le biographe – il approfondissait tout. Il était du reste admirablement servi par ses dons naturels, par un esprit merveilleusement équilibré et par une extraordinaire facilité. » (voir : *Novalis Schriften, édit. Tieck. 1846, III, p.11.*) Jusqu'à trois fois, nous est-il dit, il recopiait les actes du greffe et il couvrait des pages entières de synonymes, pour se rompre au langage des affaires. « La littérature – écrivait-il lui-même à Just – est pour moi chose accessoire. Vous avez raison de ne me juger que sur ce qui est essentiel : la vie pratique. Pourvu que je sois bon, serviable, actif, affectueux et consciencieux ; vous me passerez bien ensuite quelques petites bagatelles littéraires, quelques sorties un peu vives ou paradoxales ». (*ibid, p. 41.*)

Est-ce à dire qu'il faille voir dans ces dernières lignes l'expression sincère de la pensée de Novalis et, d'une manière générale, dans l'image que nous présente Just, la physionomie complète et absolument authentique du jeune écrivain ? Ce serait, croyons-nous, singulièrement méconnaître ce tempérament fuyant et complexe, à personnalités multiples et changeantes, qui de bonne heure s'était habitué à vivre par l'imagination une seconde vie, fictive, entièrement différente de la vie réelle. Just avoue lui-même ingénument qu'il lui était parfois difficile, à cause de « la lourdeur massive » de son esprit, de suivre le jeune rêveur dans les régions idéales où il aimait à s'égarer. « Il passait mainte heure dans les salines, avec l'air égaré d'un homme qui habite d'autres régions. » (*p. 33*). Sans nul doute le langage que Novalis tenait à la table de l'honorable bailli ne devait pas être entièrement celui qu'il tenait dans les cénacles romantiques d'Iéna. « La littérature est pour moi chose accessoire », disait-il au premier ; ce qui ne l'empêchait d'écrire dans ses fragments : « La poésie est vraiment le Réel absolu. C'est là le noyau de ma philosophie ». Et puis il semblerait aussi que Just eût nourri quelques arrière-pensées apologétiques en écrivant sa notice biographique et en accentuant fortement certains traits, afin de mieux en dissimuler certains autres. Nous savons en effet aujourd'hui, par la publication de certaines correspondances, que Novalis s'était adonné à des croyances mystiques assez étranges et qu'il s'était fait dans les cercles romantiques la réputation d'un

visionnaire. « Il s'est notablement modifié, – écrivait Frédéric Schlegel, après une longue absence – son visage s'est allongé... De plus il a tout-à-fait *le regard d'un visionnaire*, avec un éclat terne et fixe. » La même expression se retrouve sous la plume de Dorothee Veit. « *Il a l'air d'un visionnaire*, et il a des façons tout-à-fait étranges. » Dans une autre lettre elle précise : « Il a pris depuis peu des manières singulières et *d'après ce qu'on raconte par ici, c'est tout-à-fait étrange* » (*Aus Schleiermachers Leben, Berlin, 1861, III, p. 77, 130 et 132*). « Parmi mes amis, écrivait Guillaume Schlegel dans une lettre à un Français, – Novalis, penseur audacieux, rêveur divinatoire, *à la fin visionnaire*, se donna tout de bon à la foi chrétienne » (*Œuvres écrites en français, éditées par Backing, Leipzig, 1846, 1, p. 191*). C'est à ces « bruits étranges », dont parle Dorothee Veit, que Just semble avoir voulu répondre, dans sa courte étude biographique. Il ne se lasse pas de vanter la « calme raison », « l'esprit pondéré » et sensé de son jeune ami. Sans doute le deuil troubla pendant quelque temps ces facultés si harmonieusement équilibrées. « Son imagination divaguait » – est obligé d'avouer le biographe – « mais sans violence, toujours sous le contrôle supérieur de la raison. » A plusieurs reprises il revient sur ce point (*p. 21, 22 et 23*), pour affirmer que ce n'étaient la que de « petites divagations innocentes » et cette insistance même indique bien qu'il cherchait à démentir certains bruits ou tout au moins à détruire certaines préventions qui subsistaient malgré tout dans l'esprit de quelques personnes. Sans aucun doute cette arrière-pensée a dû entrer pour quelque chose dans l'expression d'ensemble qu'il s'est efforcé de donner à son portrait.

Il ne semble pas du reste que la biographie de Just ait eu beaucoup de succès auprès de la première génération romantique. Elle ne fut réimprimée que quarante ans plus tard dans les Œuvres du poète, quoiqu'elle fût pendant longtemps un des seuls documents originaux sur la vie de celui-ci. Justinus Kerner, annonçant à un de ses correspondants l'envoi de cette biographie, traduit assez exactement l'impression générale : « Il y a quelque chose de bizarre et malgré tout de choquant à se représenter Novalis dans les fonctions de bailli (*Amtmann, sic*) ou d'assesseur aux Salines. C'est abominable !! Je me serais figuré sa vie tout autre. Et puis cette demoiselle Charpentier nous gâte tout l'effet poétique là-dedans. – Cependant sa mort est belle et bien des choses restent belles » (*Just. Kerners Briefwechsel mit seinen Freuden. Stuttgart und Leipzig, 1897, 1, p. 95*). Il s'était en effet constitué dans les cénacles romantiques une véritable petite légende au sujet de la personne de Novalis. Les traits fondamentaux de cette légende semblent avoir été empruntés aux romans de Jean Paul, à ce type romantique du jeune phthisique philosophe, de l'« homme haut » ou du « désincarné

sublime », dont Novalis tout le premier avait subi la fascination et que très consciemment il s'efforçait de reproduire dans son Journal poétique et dans ses Hymnes à la Nuit. Du vivant même du jeune poète on se plaisait déjà à lui faire jouer ce personnage poétique. « Je pense fonder une religion » – lui écrivait Frédéric Schlegel – ou tout au moins aider à l'annoncer. *Peut-être as-tu plus de dispositions pour le rôle de Christ nouveau, qui trouvera en moi son vaillant St-Paul* » (Raich, *Novalis Briefwechsel, Mainz, 1880. p. 84 s.*). Lorsque Novalis mourut en pleine jeunesse cette image du « Christ romantique » se présenta tout naturellement à l'esprit de ses amis et, par une sorte de conspiration tacite, ils s'efforcèrent de la faire accepter du grand public.

[à suivre]

Heilige Seelenlust.

Geistliche Lieder und Sprüche

von

Friedrich Spee, Angelus Silesius und Novalis.

Ausgewählt und herausgegeben

von

D. August Gebauer.

Stuttgart.

Verlag der J. F. Casp'schen Buchhandlung.

1845.

Geistliche Lieder.

1.

Erlösung.

Was wär ich ohne dich gewesen?
 Was würd ich ohne dich nicht seyn?
 Zu Furcht und Aengsten auserlesen,
 Ständ ich in weiter Welt allein.
 Nichts wüßt ich sicher, was ich liebte,
 Die Zukunft wär ein dunkler Schlund;
 Und wenn mein Herz sich tief betrübte,
 Wem thät ich meine Seufzer kund?
 Einsam verzehrt von Lieb und Sehnen,
 Erschien mir nächtlich jeder Tag;
 Ich folgte nur mit heißen Thränen
 Dem wilden Lauf des Lebens nach.
 Ich fände Unruh im Getümmel,
 Und hoffnungslosen Gram zu Haus.
 Wer hielte ohne Freund im Himmel,
 Wer hielte da auf Erden aus?
 Hat Christus sich mir kund gegeben,
 Und bin ich seiner erst gewiß,
 Wie schnell verzehrt ein lichtiges Leben
 Die bodenlose Finsterniß!

Sans Toi, qu'aurait été ma vie,
 Et sans Toi que me serait-elle ?
 Tout seul au monde, abandonné,
 J'y vivrais d'angoisse et d'effrois.
 Rien à aimer qui me soit sûr ;
 Comme avenir, un grand trou noir.
 Et quand mon cœur serait en peine
 A qui dirais-je mon chagrin ?

Rongé d'amour, et triste, et seul,
 Les jours, pour moi, seraient des nuits ;
 Je ne suivrais que dans les pleurs
 Le cours brutal de l'existence,
 Trop bousculé dans la cohue,
 Chez moi, désespérément seul.
 Qui tiendrait sans ami au ciel,
 Qui donc pourrait tenir sur terre ?

Mais le Christ, dès qu'Il se révèle
 A moi, qui d'emblée en suis sûr,
 Comme il est prompt, l'éclair de vie
 A dévorer la ténèbre sans fond !

MAURICE PUJO

PREMIERS ESSAIS
SUR
LA PHILOSOPHIE DE NOVALIS³

II

Nous connaissons deux portraits de Novalis, assez différents par l'expression, sinon par les traits. Dans le premier, il est facile de reconnaître l'étudiant de Leipzig et d'Iéna, le jeune révolutionnaire de la littérature et de la philosophie, sévèrement sanglé dans son vêtement, tel qu'il devait apparaître à ses amis des Universités. Le visage très doux s'éclaire un peu du sourire avec lequel Schlegel raillait les Philistins adversaires de la nouvelle école. Dans le second, c'est le Novalis de la légende qui est représenté. Sous les cheveux châtain qui descendent en longues boucles jusqu'aux épaules, apparaît un front très large de penseur qui, par le contraste avec le reste du visage d'une grâce toute féminine, ne contribue pas peu à lui donner son caractère d'étrangeté. Son teint, nous dit Tieck⁴, était presque diaphane. Par les traits et par l'expression, il ressemblait, assurent ses amis, à l'Évangéliste Jean, tel qu'on le voit représenté dans un tableau d'Albert Durer. L'inaltérable candeur sur ce visage y fait régner comme une éternelle seizième année. Les yeux s'ouvrent, très grands, sur un monde qui semble ne pas être le nôtre.

... Étrange aussi la destinée de cette âme, endormie au premier âge chez l'enfant silencieux et solitaire, et dont l'esprit semblait s'être attardé encore dans la vision confuse des limbes d'avant la vie, lorsqu'il vint au jour à Wiederstedt, le 2 mai 1772. Puis, vers la dixième année, après la crise d'une longue et douloureuse maladie, elle se réveille soudain et tout de suite se révèle par les progrès extraordinaires de l'enfant dans ses études, par l'ardeur qu'il apporte à toutes choses, à ses affections, à ses jeux. Une surabondance de vie est en elle, par laquelle elle donne un sens profond et mystérieux à chacune de ses actions. Dans sa première vision du monde, elle semble avoir conservé le souvenir merveilleux du rêve antérieur. Frédéric de Hardenberg s'adonna, dit son premier biographe, avec ses frères, à un jeu étrange et poétique : chacun d'eux représentait

³ [Maurice Pujo (1872-1955), philosophe, puis journaliste, fondateur de l'Action française (1898), puis des Camelots du Roi (1908), est connu pour son amitié avec Charles Maurras. Il s'agit ici d'un texte de jeunesse (1894)].

⁴ Vie de Novalis, publiée en tête de ses œuvres.

un Génie ; l'un était le Génie du Ciel, l'autre celui de l'Eau, le troisième celui de la Terre. Le dimanche soir, Frédéric racontait aux deux autres les différents événements de ces trois empires. On possède encore de ce temps quelques poésies de lui.

La vieille maison patriarcale des barons de Hardenberg le garda durant sa croissance, près d'un père, qui, de la fréquentation des communautés moraves, avait rapporté une hauteur de principes moraux et religieux, et une sévérité dont l'étroitesse se heurtera plus tard à la pensée libre de son fils ; près d'une mère qu'il aime d'une passion, d'une tendresse « extraordinaires » et qui dégage en lui les sources premières du fleuve d'amour qu'il devait largement épandre dans la vie. Lorsqu'il apparut à sa vingtième année parmi les groupes de la forte jeunesse qui se pressait dans les grandes villes de la Saxe, il l'éblouit tout d'abord. Il était par la vie intérieure le plus riche et le plus pur, et il en répandait généreusement l'éclat dans des conversations ardentes, dans des essais littéraires ou philosophiques, exubérants et luxuriants, comme la folle végétation d'un printemps radieux. Il prend contact avec d'autres âmes, s'enrichissant encore de ce qu'elles ont de meilleur et leur prêtant aussi de son inépuisable vigueur. Une sympathie profonde l'attache, tout naturellement d'abord, à Schiller, en qui il voit le régénérateur de ce siècle dont il se sentait éloigné par le mépris de la philosophie à la mode des Voltaire et des Helvétius. Schlegel l'initie à la pensée nouvelle, qui depuis Kant commençait à percer dans l'Époque. Et, lorsque Fichte la formule de façon éclatante dans la *Doctrine de la Science*, il est au premier rang de ceux qui se pressent autour de lui.

L'amour et la douleur allaient, en le pénétrant plus profondément, l'aider à dégager enfin sa personnalité, errante jusqu'alors à travers les influences diverses. Le rêve qui était le sien se formula un jour devant cette enfant de quatorze ans, Sophie de Kühn, dans toute sa grâce et dans toute sa pureté. En elle il retrouvait mieux que l'éternel féminin : ce qu'il a appelé, avant Goethe « l'éternel enfantin ». – La rencontre de cette première fiancée purifie encore son idéal et sa vie de jeune homme ; son souvenir demeure pour jamais le point de départ et la « pierre angulaire » de son génie. Même lorsque les circonstances l'auront mêlé à une vie différente, au fond de toutes ses pensées se tiendra cette vision primitive, donnant un sens et une direction à ses facultés, et dans chacune de ses œuvres passera toujours la brune chevelure bouclée de celle qui était morte à quinze ans après lui avoir promis le bonheur.

Désormais cette idée monte de plus en plus en lui, que le monde des choses sensibles, qui demeure autour de lui, est désert ; il ne pourra plus le prendre tel qu'il est, dans sa réalité matérielle ; il poursuivra toujours derrière lui l'infini de son regret qui est aussi un

espoir. La bien-aimée qui est rentrée dans la nuit, il la suivra, malgré les obstacles, les formes de l'univers actuel, qu'éclaire la lumière du jour. C'est là qu'il voit la Beauté, avec la Vérité et avec la vraie vie. Lorsqu'il reviendra à sa pensée de philosophe, il aura compris dans la douleur l'évidence et la nécessité de l'idéalisme.

Mais c'est par la poésie que son aspiration ardente se traduit d'abord. Près de la tombe de Sophie, il écrit ses *Hymnes à la Nuit*, la première et peut-être la plus admirable de ses œuvres. C'est l'extase d'un halluciné sublime ; ce sont les divagations de la fièvre et du délire, mais c'est aussi l'envolée d'une imagination sans bornes, et à travers laquelle on sent passer la lamentation déchirante et l'appel désespéré d'une voix humaine. Dans cette aspiration vers les choses revenues à la mort, vers le passé de son existence, le poète se détourne du monde actuel ; la vue des objets terrestres blesse ses yeux, il méprise la lumière qui les lui fait apparaître, et se réfugie dans la Nuit. Car la nuit et son sommeil sont propices à l'évocation des souvenirs et à l'éclosion des rêves, et c'est dans leur mystère seulement qu'il pourra communiquer avec ce monde idéal qui est la patrie de son âme :

« Un jour je versais des larmes amères ; dans la douleur s'écoulait mon espérance brisée, et je me tenais solitaire sur une colline désolée qui, lieu étroit et sombre, renfermait la vision de ma vie ; solitaire comme personne n'a jamais été solitaire, saisi d'une indicible angoisse, sans force, avec la seule pensée de ma misère, comme je regardais de tous côtés pour chercher du secours, sans pouvoir avancer ni reculer, je m'accrochai à la vie écoulée, à la vie éteinte avec une ardeur infinie : alors vint des lointains bleus, des hauteurs de mon ancien bonheur, une vision du crépuscule, et tout à coup le lien de la naissance⁵ remplaça les chaînes de la lumière. C'est là que je m'enfuis loin de la magnificence terrestre, et nous mêlâmes nos tristesses dans un nouveau, dans un impénétrable monde. Toi, inspiration de la Nuit, apaisement du ciel, tu descendis sur moi. Le pays s'élevait ; au-dessus du pays planait, mon esprit délivré et nouveau-né. La colline se changea en un nuage de poussière ; à travers le nuage je vis les traits radieux de la Bien-Aimée. Dans ses yeux reposait l'éternité, je prenais ses mains, et les larmes formaient entre nous un étincelant, un indestructible lien. Les milliers d'années disparaissaient dans le lointain comme des orages. A son cou je pleurais des larmes de ravissement pour la nouvelle vie. Ce fut le premier, le seul rêve, et depuis ce premier je garde éternellement une foi inaltérable au ciel de la Nuit et à sa lumière, la Bien-aimée. »

Mais il y a plus : cette aspiration vers la Nuit, née chez Novalis de sentiments bien personnels, était aussi, d'une manière générale, celle de l'école idéaliste et romantique. On y dédaigne la Lumière qui n'offre aux regards que les objets matériels et leur chaos ; le

⁵ C'est-à-dire la Nuit originelle d'où la vie terrestre l'a fait sortir.

monde véritable et réel n'est pas là ; c'est le monde intelligible qui se dévoile avec toute son harmonie dans le silence et dans l'ombre, au fond de l'âme dont la liberté est alors sans entraves. Il lui faut la nuit, non pas la nuit étoilée, mais la nuit obscure et absolue ; il lui faut les parois du grand ciel noir pour y dessiner ce monde idéal et pour y promener la fresque de sa fantaisie. Là peut naître la poésie vraiment *synthétique*, que rêvait ce romantisme, puisque les objets les plus différents selon le monde visible s'y peuvent trouver unis par l'émotion de l'âme ; une poésie à laquelle sont ainsi permises les *antithèses*, puisqu'elle peut les dominer, une poésie *magique*, puisque aucune limite, aucune des lois qui régissent les choses sous la Lumière, ne peut empêcher la libre création.

On peut même reconnaître là un des points qui distinguent le pur romantisme allemand du romantisme français depuis Hugo, lequel fut peu idéaliste et si objectif au contraire qu'il étudiait la réalité matérielle dans ses détails à l'exemple de ces peintres italiens qui observaient jusqu'aux dessins naturels des vieilles murailles, – et qu'il devait aboutir au naturalisme. Pour cela, il lui fallait la grande lumière, l'éblouissant soleil du Midi et de l'Orient. Bien qu'ils comptent parmi eux quelques orientalistes, les véritables romantiques allemands restent pour la plupart dans leur ombre septentrionale. Ils abandonnent l'univers ensoleillé et ses prétendues merveilles aux « gens raisonnables » et se tournent vers cette Nuit que Novalis appelle « la grande révélatrice de mondes sacrés ».

... Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples de Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les puissants efforts de l'esprit humain.

III

Au soleil couchant, sur les degrés du temple de la déesse, les disciples de Saïs discutent sur la Nature. Les opinions plus ou moins diverses se croisent parmi eux. Tour à tour, chacun propose son interprétation ; chacun vient interroger l'Isis mystérieuse, espérant lui arracher le secret qu'elle garde impitoyablement depuis le commencement des siècles. Mais c'est en vain ; si quelques-uns se sont plus ou moins rapprochés de l'idée que se fait l'auteur de la vérité, aucun ne l'a exprimée encore de façon complète, et le livre se ferme avant que la déesse ait parlé.

Dans ces notes jetées au hasard de la pensée, que l'on a réunies sous le titre de *Fragments*, se révèle mieux que partout ailleurs le génie de Novalis. Mais il n'est pas facile d'en former une suite continue sans lacunes et sans contradiction. Entre les divers moments où elles ont été écrites, une évolution intellectuelle s'accomplissait visiblement chez le jeune homme. Il en résulte que sa philosophie penche tantôt du côté de celle de Fichte, qui avait été son point de départ, tantôt au contraire s'en éloigne tout à fait et rejoint presque celle de Schelling après 1800. A tout moment, on le voit proclamer son respect et son admiration pour son maître. « La déduction des idées de Fichte, dit-il, est la meilleure preuve de l'idéalisme. Ce que je veux, je le peux ; aucune chose n'est impossible à l'homme. » C'est le principe de la souveraineté du moi qui est ici catégoriquement affirmé et que nous retrouvons ailleurs : « *Moi = non-moi*, voilà le principe de toute science et de tout art. » De même la fin de l'homme consiste dans la conscience de son moi absolu, et par là même dans la connaissance non seulement de soi-même, mais de ses semblables : « La plus haute tâche de la pensée est de s'emparer de son identité transcendante, d'être à la fois le *moi* de son *moi*... Si nous ne nous comprenons parfaitement nous-mêmes, nous ne parviendrons jamais à comprendre les autres. » Mais ce moi absolu, qui n'avait chez Fichte qu'une existence subordonnée, en puissance plutôt qu'en acte, qui n'était après tout qu'une transformation du *moi* relatif, Novalis va lui donner une réalité de plus en plus grande au-dessus de ce dernier. Sortant du point de vue subjectif où s'était enfermé son maître, il va rendre à la Nature son existence propre. Sans doute, bien qu'expulsé du *moi* et objectivé, le *non-moi* n'en sera toujours pas distinct au fond. Le *moi* et le *non-moi* auront leur principe commun dans le *moi* absolu, créateur à la fois de la nature et de l'esprit et raison suprême de leur harmonie, – dans la Divinité.

La Nature a été faite pour l'esprit et l'esprit pour la Nature. Cette dernière possède une âme, la *Weltseele*, qui ne diffère pas au fond de la nôtre, et avec laquelle elle doit finir par se reconnaître une et identique. Le monde est le résultat d'un accord infini entre ces deux formes de la Divinité « et notre propre pluralité intérieure est le principe de l'interprétation du monde » ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas autre chose dans la Nature que ce qu'il y a dans l'esprit et que notre complexité psychologique est la sienne. « Qu'est-ce que la Nature ? Un index encyclopédique et systématique ou un plan de notre esprit. » « L'homme est cette substance qui réfracte infiniment la Nature, ou la *polarise*. Le monde de l'homme existe autant et est aussi varié qu'il existe et qu'il est varié lui-même. Le monde des animaux est déjà beaucoup plus pauvre et ainsi de suite. » Nous

appelons *réfléchir* se détacher du monde extérieur ; mais en revenant sur lui-même l'homme ne trouve pas une chose différente de ce même monde extérieur. Pour Novalis le criticisme n'est pas autre chose que la méthode qui nous conduit de l'étude de la Nature à nous-mêmes, à l'observation et à la recherche intérieures, et de l'étude de nous-mêmes au monde extérieur, à son observation et à sa recherche. Il nous fait considérer la Nature ou le monde extérieur comme un être humain, et nous montre que nous pouvons et devons considérer toutes choses comme ayant les mêmes relations avec nous que nous avec nos amis. « Nous voyons maintenant, ajoute-t-il, le lien de l'union du sujet et de l'objet ; nous voyons qu'il y a en nous un monde extérieur qui est avec notre âme dans le même rapport que le monde extérieur qui est en dehors de nous est avec notre corps, et que ces deux mondes sont aussi liés entre eux que notre âme et notre corps, que nous pouvons donc percevoir par la pensée l'intérieur et l'âme de la Nature, comme nous pouvons percevoir par la sensation le corps de la Nature.

Au-dessus de l'esprit de la Nature, et les comprenant tous deux, il y a, avons-nous dit, l'ancien *moi* absolu de Fichte, Dieu. Dieu est le Tout et l'Un ; en lui toutes les idées sont parentes (Spinoza aurait dit adéquates) ; il est le lieu géométrique et nécessaire où cessent toutes les contradictions, où se résolvent toutes les antinomies. Le panthéisme est affirmé avec énergie : « Nous nous représentons Dieu personnellement comme nous nous représentons personnellement nous-mêmes. Dieu est aussi personnel et aussi individuel que nous-mêmes, car ce que nous nommons notre *moi* n'est pas notre véritable *moi* mais seulement son reflet. » En effet, « le commencement du *moi* est purement idéal ; l'idée de commencement est une idée tardive », et c'est pourquoi notre véritable *moi*, le *moi* absolu, Dieu, ne peut pas avoir eu de commencement réel ; avec lui et en lui nous sommes donc éternels. Novalis dit ailleurs dans le même sens : « Tout ce qui est réel, actuel, sensible est déjà subalterne, c'est le résultat d'une antithèse, d'une analyse. La Vérité pure n'est pas sensible. Le sujet et l'objet sont donc déjà des antithèses. »

Ici il fait songer à Hegel : plus souvent il est inspiré par Spinoza et ne se montre pas ingrat envers lui. Il l'appelle un homme enivré de Dieu et sa doctrine une orgie de Divinité. « La vraie philosophie est l'idéalisme réel ou le spinozisme ; elle s'appuie sur une foi supérieure : la foi est inséparable de l'idéalisme. »

C'est la méthode intuitive qui sera celle de Schelling et de presque toute cette période. L'absolu, qui ne peut tomber sous le raisonnement sans devenir le relatif, sera atteint par un acte primitif inexplicable, une illumination soudaine, une apparition de l'essence

divine en laquelle est consommée l'union de l'idéal et du réel, de la Nature et de l'Esprit. « Cette foi aux véritables révélations de l'âme n'est pas voir, entendre, sentir, elle est composée de tous trois, elle est le sentiment d'une certitude immédiate, une vue directe de ma plus véritable, de ma plus propre vie. » Sans elle l'homme ne serait pas un citoyen du monde, mais un animal, et l'incrédulité est un manque d'organe divin, une disette de Divinité.

C'est par cette lumière intérieure que l'homme s'entretient avec Dieu : « Il semble à l'homme qu'il soit engagé dans une conversation et que quelque être inconnu et spirituel le détermine d'une merveilleuse manière à développer les pensées les plus évidentes. Cet être doit être un être supérieur, parce qu'il se tient en rapport avec lui d'une façon qui n'est pas possible à un être soumis aux phénomènes ; ce doit être un être homogène, puisqu'il le traite comme un être spirituel et qu'il ne l'engage que très rarement à l'activité propre. Ce *moi* transcendantal se tient dans les mêmes rapports avec l'homme que l'homme avec la Nature ou que le sage avec l'enfant. L'homme désire lui devenir semblable comme il cherche à s'identifier le *non-moi*. Ce fait ne se laisse pas démontrer, chacun doit l'éprouver par soi-même. C'est un fait d'espèce supérieure que trouvera l'homme supérieur ; mais les hommes doivent s'efforcer de le provoquer en eux. Philosopher c'est s'entretenir avec soi-même de la susdite manière ; c'est, à proprement parler, une révélation de soi-même, une excitation du *moi* réel par le *moi* idéal. La philosophie est le principe de toutes les autres révélations, la résolution de philosopher est un engagement du *moi* réel de réfléchir, de se réveiller et de se spiritualiser. »

On le voit, Dieu, c'est-à-dire le *moi* idéal et absolu, est non seulement le principe de la Nature et de l'Esprit, mais encore celui de toute religion, de tout art, de toute science, de toute philosophie, en un mot, de toute connaissance.

[à suivre]



« 24 mars [1967]. Déjeuner avec Pierre Gripari. Nous parlons des romantiques allemands, qu'il connaît bien.

Novalis désirait que l'on fût « toujours en état de poésie ».

Gabriel Matzneff⁶.

⁶ In *Vénus et Junon*, (Journal 1965-1969), La Table ronde, 1979.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2012)

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »



Heinrich von Arnheim

SOMMAIRE

Document biographique

- Hendrick Steffens, « J'ai fait la connaissance de Novalis à Iéna... ».

Documents littéraires et témoignages

- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique*, Paris, 1903.
- *Heilige Seelenlust*, Novalis, Stuttgart, 1845.
- Maurice Pujol, *Premiers essais sur Novalis*, extrait du *Règne de la grâce*, Paris, 1894.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2012